

Inquisition et pouvoir.

Sous la direction de Gabriel Audisio.
ISBN 2-85399-560-7, 376 p., 2004.

La Nativité et le temps de Noël. XVII^e-XX^e siècle.

Sous la direction de Régis Bertrand.
ISBN 2-85399-552-6, 254 p., 2003.

La Révolution française au carrefour des recherches.

Sous la direction de Martine Lapiet et Christine Peyrard.
ISBN 2-85399-548-8, 358 p., 2003.

L'exécution capitale, une mort donnée en spectacle XVI^e-XX^e siècle.

Sous la direction de Régis Bertrand et Anne Carol.
ISBN 2-85399-526-7, 284 p., 2003.

Identités juives et chrétiennes. France méridionale XIV^e-XIX^e siècle.

Études offertes à René Moulinas, réunies par Gabriel Audisio,
Régis Bertrand, Madeleine Ferrières et Yves Grava.
ISBN 2-85399-534-8, 308 p., 2003.

Du monde et des hommes. Essais sur la perception médiévale.

Jacques Paul.
ISBN 2-85399-523-2, 292 p., 2003.

La noblesse provençale du milieu du XVI^e siècle à la Révolution.

Monique Cubells.
ISBN 2-85399-518-6, 318 p., 2002.

Héritages de la Révolution française à la lumière de Jaurès.

Sous la direction de Christine Peyrard et Michel Vovelle.
ISBN 2-85399-514-3, 196 p., 2002.

Année mille, An Mil.

Sous la direction de Claude Carozzi et Huguette Taviani-Carozzi.
ISBN 2-85399-513-5, 232 p., 2002.

Le Parlement en Provence, 1501-1790.

Actes du colloque d'Aix-en-Provence, 2001.
ISBN 2-85399-509-7, 240 p., 2002.

Enfants au travail. Attitudes des élites en Europe occidentale

et méditerranéenne aux XIX^e et XX^e siècles.
Sous la direction de Roland Caty.
ISBN 2-85399-501-1, 280 p., 2002.

Religion et Exclusion, XI^e-XVII^e siècle.

Sous la direction de Gabriel Audisio.
ISBN 2-85399-491-0, 218 p., 2001.

Femmes Familles Filiations

Société et Histoire

Études réunies par Marcel Bernos et Michèle Bitton
en hommage à Yvonne Knibiehler

Préface de Maurice Agulhon

Que dire en conclusion ? L'expérience du CEFUP et du *bief* a été portée par des femmes et quelques hommes qui l'ont sans doute vécue intensément. Peut-être, comme les résistants en face des travaux d'historiens, ne se retrouveront-elles (ils) pas dans cette analyse distanciée qui ne rend pas assez compte de l'importance de la sociabilité et de la force de l'adhésion intellectuelle et politique au projet de changer le savoir et le monde. Elle voudrait néanmoins permettre de mieux comprendre l'aventure intellectuelle des études sur les femmes et le genre en France, et susciter des recherches complémentaires. À l'heure où la question des femmes dans les sciences est dominée par une approche essentiellement quantitative autour de la parité, approche nécessaire mais insuffisante, elle rappelle opportunément que « les femmes et la recherche », ce n'est pas seulement le sexe du chercheur mais aussi les thèmes abordés et le mode de questionnement. Après trente ans de travaux, les recherches sur les femmes et le genre sont encore trop peu institutionnalisées en France et leurs résultats peu enseignés.

La collection du BIEF

N°	Para an	Nombre pages	Editeur	Format	Prix	Titre du numéro ou du dossier
0	nov-78	35	Femmes/CEFUP/CLEF	A4	gratuit	pas de titre
1	mars-79	50	CEFUP/CLEF	A4	gratuit	pas de titre
2	juin-79	40	CEFUP/CLEF	A4	Abon.	pas de titre
3	nov-79	45	CEFUP/CLEF	1/2 A4	Abon.	pas de titre
4	mars-80	39	CEFUP/CLEF	1/2 A4	Abon.	pas de titre
5	oct-80	29	CEFUP	1/2 A4	10 F	pas de titre
6	mars-81	42	CEFUP	A4	10 F	pas de titre
N° 7-8	nov-81	131	CEFUP	1/2 A4	24 F	Les Femmes et la Recherche
N° 9-10	printemps 82	129	CEFUP	1/2 A4	30 F	Travail, Formation des femmes
11	dec-82	127	CEFUP	1/2 A4	40 F	Quand la Recherche se cherche
12	mai-83	162	CEFUP	1/2 A4	40 F	Les Femmes et l'Argent I.
13	dec-83	147	CEFUP	1/2 A4	45 F	Les Femmes et l'Argent II.
14	mai-84	133	CEFUP	1/2 A4	45 F	Coutines
15	dec-84	160	CEFUP	1/2 A4	50 F	Amour 1984
16	mai-85	186	CEFUP	1/2 A4	50 F	Echos et reflets
17	dec-85	168	CEFUP	1/2 A4	50 F	Saves et Catégories
18	juin-88	134	CEFUP	1/2 A4	50 F	Des femmes et la psychanalyse
19	dec-88	220	CEFUP	1/2 A4	60 F	Hommage à Christiane Sourau
N° 20-21	dec-89	238	CEFUP	1/2 A4	60 F	Le féminisme... RINGARD ?
Total : 19 n°		2226 pages				

Pionnière de l'histoire des mères

La contribution d'Yvonne Knibiehler

Karen OFFEN

En l'an 2000, la collection *Que sais-je ?* a publié l'ouvrage *Histoire des mères et de la maternité en Occident* par Yvonne Knibiehler. On pourrait dire que ce petit livre de 127 pages marque l'apogée d'une carrière peu orthodoxe et fascinante dans la recherche historique qui dure depuis plus de cinquante ans. Yvonne Knibiehler, qui n'habite pas à Paris où, d'après ce que l'on dit, les modes sont établies, mais à Aix-en-Provence, dans le Midi, a insisté pour mettre l'accent sur l'histoire des femmes, et a affirmé, en plus, que l'histoire de la maternité et l'expérience maternelle étaient complètement centrales à cette tâche¹.

Madame Knibiehler est, à l'heure actuelle, parmi les plus féconds et les plus respectés des historiens des femmes en France. Une des co-fondatrices du premier centre pluridisciplinaire de recherche sur les femmes en France (CEFUP, Centre d'Études Féminines de l'Université de Provence), elle a exercé une influence profonde sur le développement de l'histoire des femmes en France et elle a pu inspirer de jeunes chercheuses de premier rang, entre autres Françoise Thébaud et Anne Cova, qui ont depuis apporté leurs propres contributions importantes à l'histoire de la maternité². Yvonne Knibiehler a aussi fait

1 Cet article a eu son origine dans une communication, « Pioneering the History of Motherhood: The Contributions of Yvonne Knibiehler », faite à l'American Historical Association, à San Francisco, en janvier 2002. Article traduit de l'anglais par Nathalie Ostroot.

2 Voir THÉBAUD Françoise, *Quand nos grands-mères donnaient la vie: La maternité en France dans l'entre-deux-guerres*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1986;

l'effort d'atteindre un public plus large en France et partout dans le monde francophone. À maintes reprises, elle a collaboré avec des jeunes historiennes belges et suisses pour lancer des recherches comparatives. Avec ses collègues de l'Université de Provence, elle a également été pionnière dans la recherche historique sur les femmes à Marseille et dans les pays francophones de l'Afrique du Nord. Il est certainement temps que ses contributions si nombreuses et incontournables soient connues au-delà des frontières francophones, surtout dans les pays anglophones.

Les nombreux titres de la vaste bibliographie des œuvres publiées par Y. Knibiehler ne portent pas tous sur l'histoire de la maternité, mais c'est le cas d'une proportion considérable d'entre eux. La première contribution, la plus notable de ce corpus, est un beau volume illustré *L'Histoire des mères du moyen âge à nos jours*³, écrit en collaboration avec Catherine Marand-Fouquet. Le livre a été réédité par Hachette en 1982. Les œuvres les plus récentes comprennent une monographie, *La Révolution maternelle depuis 1945* et la direction de deux ouvrages collectifs, *Repenser la maternité* et *Maternité : Affaire privée, affaire publique*. Son livre le plus récent, *La Sexualité et l'Histoire* a paru en septembre 2002. Un troisième collectif dirigé pour *Clio*, une revue d'histoire des femmes, est en préparation. Elle a aussi publié sur l'histoire des pères, les assistants sociaux et les infirmières.

Dans des parties II et III de l'édition 1980 de *L'Histoire des mères*, Y. Knibiehler insiste sur le caractère dynamique de la maternité et des pratiques maternelles à travers le temps et les cultures du passé européen. La maternité (qui ne concerne pas uniquement la grossesse et l'accouchement, mais l'expérience maternelle prise dans toute son amplitude contextuelle des discours et pratiques) est, d'après elle, éminemment historique. L'auteur est, bien sûr, particulièrement intéressée et bien renseignée sur les pratiques françaises. Elle étudie l'évolution des fonctions et des pratiques, par exemple, le développement des arts obstétricaux, la mise en nourrice des enfants, l'augmentation de la spécialisation des tâches maternelles, les méthodes contraceptives, l'éducation des bébés et des enfants. Elle examine et évalue les représentations symboliques des mères, comme celle de la mère vierge, Marie. Elle explore les conduites de maternité chez les riches femmes urbaines et chez les paysannes, les femmes pauvres, et les

femmes non-mariées; des éclaircissements sur l'accouchement, l'emballage, l'allaitement, et le sevrage figurent parmi ses observations. Elle analyse de telles pratiques sans romantisme, mais avec compassion.

Grâce à elle, nous apprenons les moyens par lesquels, depuis le xv^e siècle, les autorités religieuses, les médecins, les philosophes, les artistes et les romanciers, les poètes, les économistes, et les autres autorités masculines en Europe, particulièrement en France, ont commencé à s'intéresser à la maternité du point de vue du bien-être social et de la croissance de l'État. Y. Knibiehler examine l'exaltation de la maternité, spécialement de la part d'hommes écrivains, qui accompagne ce phénomène. Elle met en question la signification politique de la *naissance* de la célébration de l'amour maternel dans les œuvres des hommes tels que Jean-Jacques Rousseau.

Yvonne Knibiehler considère comment les représentants de l'État français s'intéressent de plus en plus au problème de la maternité à travers leur inquiétude vis à vis de la croissance démographique, et la peur d'une chute de la natalité. Tôt dans l'histoire, l'infanticide et l'avortement deviennent des questions qui concernent l'État, mais ultérieurement, l'attention est dirigée vers la sécurité de l'accouchement et vers les pratiques maternelles à l'égard des nourrissons et des petits enfants, surtout l'habitude de la mise en nourrice, qui deviennent des sujets politiques et finalement, des occasions de réglementation et de surveillance des femmes et aussi des enfants. Les mères deviennent, en quelque sorte, des instruments d'une politique d'État, et de plus en plus, les prétextes pour cette politique. Ce ne sont pas des développements surprenants, bien sûr, mais Y. Knibiehler intègre tous ces thèmes d'une manière novatrice, bien avant les travaux des autres historiennes dont les contributions plus récentes et très valables ont confirmé et précisé ces aperçus⁴. Elle résume ces développements sous l'étiquette: *la fin de l'instinct maternel*, alors que les *experts*, aussi bien les médecins et ceux qu'elle appelle les *psy* (les psychologues, les psychiatres, les psychanalystes) interviennent sur l'événement et l'expérience de la maternité. Le pro-natalisme, la médicalisation de la maternité, et la nationalisation des mères, tous ces phénomènes suggèrent à quel point la maternité a cessé depuis longtemps d'être une *affaire privée* en

COVA Anne, *Maternité et droits des femmes en France (xix^e-xx^e siècles)*, Paris, Anthropos, 1997; et COVA Anne, « Au Service de l'Église, de la patrie et de la famille »: *Femmes catholiques et maternité sous la III^e République*, Paris, L'Harmattan, 2000.

3 La liste des œuvres d'Yvonne Knibiehler se trouve dans la bibliographie.

4 En anglais, voir notamment les contributions de STEWART Mary Lynn, *Women, Work & the French State: Labour Protection & Social Patriarchy, 1879-1919*, Montreal, McGill-Queens University Press, 1989; FUCHS Rachel G., *Poor and Pregnant in Paris: Strategies for Survival in the Nineteenth Century*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992; et POLLARD Miranda, *Reign of Virtue: Mobilizing Gender in Vichy France*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.

France. Plus récemment, l'avènement des technologies de reproduction et la commercialisation de l'adoption ajoutent encore un chapitre important à l'histoire de la maternité, et aux expériences individuelles des mères.

On pourrait aller jusqu'à dire que l'analyse historique de la grossesse et de la maternité permet à l'auteur de refondre complètement ce qu'on appellerait « l'histoire de la civilisation occidentale », vue à travers les yeux d'une mère-érudite et en faveur des mères actuelles et à venir. C'est une remise en question de ce qui a de l'importance, provoquée particulièrement par l'œuvre pionnière mais très androcentrique de Philippe Ariès sur l'histoire de l'enfance, et par l'exposé assez négatif de Élisabeth Badinter sur le *mythe* de l'amour maternel. C'est aussi une réponse à la faction pro-Beauvoir des féministes françaises qui rejette la maternité et qui traite l'avortement comme le signifiant principal de la liberté des femmes, au point d'imposer le silence aux expressions de l'expérience maternelle. Dans l'œuvre de Knibiehler nous apprenons, par exemple, l'existence de la Société de charité maternelle, créée peu avant la Révolution française, ainsi que le projet de l'impératrice Marie-Louise de placer des bancs de pierre le long des routes de France pour que les femmes enceintes puissent poser leurs fardeaux et se reposer (p. 169).

Et qu'apprenons-nous des mères elles-mêmes à travers le travail d'Yvonne Knibiehler? En fait, nous en apprenons de plus en plus au fur et à mesure que nous nous approchons de l'époque contemporaine. D'après elle, les mères commencent à parler aussi bien qu'à être sujet de discours. Les documents s'accumulent. Au début du XIX^e siècle des femmes écrivaines commencent à poser la question des pratiques maternelles, notamment dans le domaine de l'éducation des petits enfants; mais ce n'est que vers la fin du XX^e siècle qu'elles commencent à écrire et à publier sur l'expérience de l'accouchement. Notre historienne attribuée à Marie Cardinal, dans son livre *Une vie pour deux*, publié en 1978, le premier récit sur une femme en couches publié par un auteur français (voir p. 340-41).

Souigné à maintes reprises, les femmes françaises ont toujours travaillé, mais les mères n'ont pas toujours essayé de travailler dans deux endroits à la fois, au foyer et dans un emploi payé séparé de la maison. À partir du XIX^e siècle, l'augmentation de l'emploi des femmes à l'extérieur du foyer soulève des questions que nous ne connaissons que trop bien aujourd'hui, à commencer par la *double journée*. La garde des enfants, le congé de maternité, les allocations maternelles ou familiales, les congés parentaux, toutes ces questions, en plus des campagnes pour des salaires pour les tâches ménagères et pour le partage des tâches ménagères, font partie des débats politiques qui ont commencé dès les

années 1840, en passant de l'adoption de la loi sur le travail de 1892 qui limitait l'emploi des femmes, jusqu'à la légalisation de l'avortement dans les années 1970.

Y. Knibiehler montre comment en France la maternité est aussi devenue *maternité sociale* et comment elle a servi de tremplin pour l'entrée des femmes dans l'action sociale et philanthropique dans l'appareil de l'État avec les écoles maternelles. En effet, la maternité sociale a même permis aux féministes de développer des programmes pour des réformes fondamentales, y compris les réformes les plus radicales : le droit de vote (pour acquérir un mode de contrôle sur l'État) et de contrôle sur leurs propres corps (au nom de la résistance à l'État). Elle montre comment les femmes (même les femmes célibataires, qui n'ont pas d'enfants elles-mêmes) ont utilisé la maternité sociale comme une plate-forme pour exiger la paix et la fin du militarisme, de la guerre, et du meurtre.

En somme, *l'Histoire des mères* a fourni aux lecteurs le compte rendu, bien informé et passionnément raisonné, d'un sujet au tout début de son développement, un aperçu qui montre où se trouve le territoire inexploré. Dans ses écrits de la fin des années 1970, une époque de grand intérêt pour le contrôle social et la discipline et de la biologisation de la maternité que l'auteur ne sous-estime jamais, elle affirme aussi un intérêt pour la conscience et l'autonomie des mères, ou, pour le mettre en des termes employés par les historiennes féministes d'aujourd'hui, un intérêt pour la position *sujet* des mères. Il est clair que, pour elle, l'histoire est un moyen de donner les pleins pouvoirs aux femmes en tant que mères, de leur fournir un moyen de prendre le contrôle de la maternité. Ce que le passé a montré, d'après elle, est que les femmes étaient soumises à la maternité et que ses conditions avaient été définies trop clairement de l'extérieur :

Jamais les femmes n'ont essayé d'y réfléchir ensemble, de manière originale, pour la définir à leur tour. Le moment est peut-être venu (p. 363).

En même temps qu'elle fournit une explication bien documentée et fiable des développements à travers le temps, cette histoire comprend un très important programme de politique féministe. *L'Histoire des mères* est un livre qui en ébauchait les possibilités, mais qui aussi lançait un défi politique. Les livres ultérieurs d'Y. Knibiehler ont commencé à compléter le tableau et à élargir ce défi.

Dans *La Révolution maternelle*, parue en 1997, Y. Knibiehler traite plus en détail la période postérieure à 1945 qui est, d'après elle, la *vraie* révolution. Cette œuvre est divisée en trois parties qui correspondent aux trois générations des femmes : la génération du *baby boom*, la génération du *refus*, et la génération du *désir*. Ce livre commence par une histoire

personnelle, tirée de la propre vie de l'auteur et portant sur la tension entre la vie professionnelle et la vie familiale ; son cauchemar d'avoir oublié de prendre soin d'un bébé qui en a besoin. C'est la période de son expérience personnelle comme mère en même temps qu'historienne et enseignante. L'auteur s'inquiète du fait que l'expérience des mères a été trop souvent tranchée, plutôt que d'être considérée comme une vaste expérience, globalisante, qui est en train d'évoluer. Son espoir est de franchir la segmentation. Elle commence délibérément avec une observation politique : depuis le début des années 1970, les féministes françaises « ont toujours protesté contre cette identification des femmes à la fonction maternelle ». Elle remarque que même la récente collection, *Histoire des femmes*, en cinq volumes et publié en cinq langues européennes, « ne présente aucune réflexion approfondie sur la maternité », bien que, dans le dernier volume (volume 5, sur le xx^e siècle, dirigé par Françoise Thébaud), ces politiques soient traitées sous la rubrique de *la nationalisation des femmes*. En outre, Knibiehler note que :

presque toutes les chercheuses (chercheurs?) [sic!] en sciences humaines analysent la différence des sexes sans remonter à ses origines, à savoir la reproduction sexuée de l'espèce humaine (p. 12).

L'auteur propose, cependant, que si les féministes intégraient la maternité dans leurs discours de façon plus accueillante, elles rallieraient aisément l'ensemble des femmes. « L'émancipation des femmes, insiste-t-elle, ne peut se faire contre la maternité, ni sans elle » (p. 12). Enfin, l'auteur exprime son inquiétude que, depuis 1945, les Françaises n'ont jamais été pleinement associées à la gestion des affaires publiques, et elle se demande si *de nouvelles raisons* d'exclusion ont remplacé les anciennes qui ont privé les Françaises de droits politiques pendant si longtemps.

Fondée sur une combinaison stimulante de souvenirs personnels, d'entretiens et de toutes sortes de lectures nombreuses de publications, *La Révolution maternelle* propose une vue générale, rigoureuse et imperturbable mais pleine d'optimisme, des changements dramatiques dans l'expérience des mères et de la maternité en France sous les IV^e et V^e Républiques. Les changements qu'elle signale comprennent la médicalisation quasi-totale des accouchements, les campagnes de légalisation de la contraception et de l'avortement, la critique par les féministes radicales de l'amour maternel, et les confrontations des jeunes femmes avec les technologies de reproduction. Elle évoque un sujet particulièrement intéressant mais peu étudié, celui des changements dans les rapports mère-fille, étant donné l'abîme qui s'est développé entre les expériences des femmes de différentes générations ; ici l'auteur fait appel à des analyses comparatives en profondeur.

Yvonne Knibiehler soutient qu'on doit regarder le *baby boom* de 1944-55 comme « une expression importante sinon essentielle de citoyenneté des Françaises ». Elle souligne le rapport inséparable entre les droits politiques et la protection sociale de la maternité par l'État-providence vis-à-vis de l'image que les femmes ont construit d'elles-mêmes en tant que citoyennes. Par conséquent, elle étudie les politiques maternelles proposées par les femmes dans différentes associations de masse dans l'immédiat après-guerre : celle de L'Union féminine civique et sociale (UFCS), de L'Union des femmes françaises (UFF) et du Mouvement mondial des mères (MMM), en constatant que l'esprit pro-nataliste et pro-matérialiste de l'époque peut expliquer pourquoi *Le Deuxième Sexe*, avec ses arguments anti-maternels, fit scandale en France en 1949 et pendant les années 1950 (p. 55). Elle met plutôt l'accent sur les expériences des Françaises de l'après-guerre concernant l'accouchement, la recherche du logement, la prolifération des conseillers et l'acquisition de l'expérience associative et politique. Les petits détails abondent, témoignant que l'auteur connaît bien son domaine.

La partie la plus émouvante de *La Révolution maternelle* est, sans doute, la troisième partie, *La génération du désir*. Ici Y. Knibiehler sort du rôle habituel de l'historien comme conservateur de mémoire pour réfléchir en commentatrice sociale des questions psychologiques, éthiques, et culturelles qui poussent une femme à vouloir un bébé pendant une ère d'innovations des technologies reproductives et des réseaux mondiaux d'adoptions commercialisées. Dans cette section, le texte est parsemé de points d'interrogation. Beaucoup des questions posées dans ce livre récent reflètent celles qui ont été posées antérieurement dans *L'Histoire des mères*, comme elles reflètent aussi les inquiétudes exprimées dans le travail de l'auteur sur les femmes et les médecins. Ces questions et ces problèmes, concernant les immigrés, la grossesse des adolescentes, les gens très pauvres, sont tout de suite familiers aux lecteurs provenant de n'importe quelle société contemporaine. De plus, Y. Knibiehler examine les changements dans le rôle des pères, y compris l'invention du *primipère*, le « père nouveau ».

À plusieurs moments de son récit, elle souligne la nouveauté historique des développements qu'elle discute : « Rien de pareil ne s'était jamais vu » (p. 301). Assurément, on a déjà connu depuis longtemps des familles monoparentales, mais il reste toujours assez rare que des femmes célibataires conçoivent des bébés délibérément sans donner le nom du père ni même le reconnaître.

Si j'avais une critique à adresser à ce corpus d'œuvres, ce serait qu'au cœur de l'analyse de Knibiehler se trouve une polarité entre un féminisme d'égalité et un féminisme de *différence* que nous pouvons

comprendre maintenant comme étant elle-même un produit historique⁵. Cette juxtaposition, qui est endémique dans les discours féministes européens depuis les années 1970 [et même bien avant - *NdT*] a certainement fait son temps. Des recherches historiques ont révélé depuis que même cette polarité apparemment éternelle apparaissait dans un contexte particulier incité par le développement de la législation du travail industriel qui *protégeait* les femmes en raison de leur maternité actuelle ou potentielle, effectivement transformant les femmes en citoyennes de deuxième classe dans le monde de travail payé. Je me demande si Madame Knibiehler ne voudrait pas réexaminer à nouveau cet axe dans l'avenir.

Tenant compte de toutes ces remarques, la contribution d'Yvonne Knibiehler à l'histoire, et surtout à notre compréhension de l'histoire des femmes comme mères, est éblouissante. L'œuvre est érudite, sage, ambitieuse, et plus spécialement, courageuse dans sa critique! Grâce aux livres pionniers d'Yvonne Knibiehler on ne peut plus mettre en question le fait qu'en France les mères et la maternité ont une histoire, une histoire qui commence à révéler sa richesse et sa position centrale pour formuler une nouvelle approche de ce que les Français appellent « l'histoire générale ». Si seulement les nombreux fruits de son travail étaient disponibles en anglais...

Adam et Ève et les autres expressions du masculin et du féminin dans les premiers chapitres hébraïques de la Genèse

Michèle BITTON

Dans les civilisations issues des trois religions monothéistes, le mythe biblique d'Ève a gravement nui aux femmes¹. Cependant, pour beaucoup aujourd'hui, ce récit de la Genèse n'est que superficiellement connu, particulièrement dans sa version hébraïque originelle².

Il y a maintenant plus d'un an qu'avec quelques amies nous avons entrepris la relecture des premiers chapitres de la Genèse en hébreu³. Pour ma part, j'en ai tenté une lecture fondée sur le genre, attentive aux différentes expressions du féminin et du masculin et à leurs relations.

J'y ai ainsi repéré trois expressions du féminin: *neqeva*, femelle; *isha*, femme et *hava*⁴, Ève, que j'ai confrontées aux expressions et aux occurrences du masculin: *zakhar*, mâle; *ish*, homme et *adam*, homme et Adam.

1 Ce texte reprend, en partie, mon intervention du 30 mai 2002 à la journée d'étude du Groupe de recherches Femmes-Méditerranée à la MMSH d'Aix-en-Provence, « Les héroïnes et leurs représentations de l'Antiquité au XVIII^e siècle ».

2 Au cours de la préparation de ce travail est paru SMURU Jean-Claude (dir.), *Ève et Pandora. La création de la Première femme*, Paris, Gallimard, 2002. On peut regretter qu'aucune contribution n'y traite directement du texte hébraïque de la Genèse.

3 Je tiens ici à remercier tout particulièrement Hélène Cymbaliste, pour ses relectures attentives de cet article et ses critiques pertinentes.

4 Pour simplifier la lecture de ces mots qui reviendront souvent dans notre texte, j'ai adopté une graphie simplifiée, *neqeva*, au lieu de la translittération plus scientifique de *neqevah*, *isha* au lieu de *ishshâh* et *hava* au lieu de *hawwâh*.

5 Voir OFFEN Karen, *European Feminisms, 1700-1950: A Political History*, Stanford, California, Stanford University Press, 2000.